



IV

*Che, le peintre d'a côté, la jeune Lapédale entrant : — Comment, mon ami, tu as donc acheté un lièvre. — Pas du tout, c'est ce vieux farceur de Choublanc qui l'avait suspendu à sa fenêtre...*

V

*... Justement j'avais besoin d'un modèle pour une nature morte. Mais mon tableau est terminé, nous allons lui remettre...*

VI

*La p'tite Lapédale (ingénument). — La peau, oui ! Durapin (après réflexion). — Soit ! J'ai un moyen de sauver les apparences, et de contenter notre estomac !*

## HOMO SUM

*Durant que je vivais, ainsi qu'en plein desert,  
Dans le réce, insultant la race qui travaille,  
Comme un lâche ouvrier ne faisant rien qui vaille  
S'enivre et ne sait plus à quoi l'outil lui sert,*

*Un soupir, né du mal autour de moi souffert,  
M'est venu des cités et des champs de bataille,  
Pousse par l'orphelin, le pauvre sur la paille,  
Et le soldat tombé qui sent son cœur ouvert.*

*Ah ! parmi les douleurs, qui dresse en paix sa tente,  
D'un bonheur sans rayons jouit et se contente,  
Stouque impitoyable en sa sérénité ?*

*Je ne puis : ce soupir m'obsède comme un blâme,  
Quelque chose de l'homme a traversé mon âme,  
Et j'ai tous les soucis de la fraternité.*

SULLY PRUDHOMME

## LES MASQUES

Du Petit Journal :

Bien que le brillant carnaval d'autrefois, avec ses déguisements et ses joyeuses mascarades, semble se mourir chaque année davantage et qu'il ne se traduise plus guère que par une bataille de confetti, on vend toujours des masques et, si étrange que cela puisse paraître, le commerce de ces haideurs postiches continue à tenir une place appréciable dans les petites industries de Paris. On a beau ne plus rencontrer beaucoup de masques dans les rues et le faux-nez à l'Opéra a beau n'être plus de mode, il existe toujours quelques industriels qui en fabriquent et des gens qui les achètent.

La consommation annuelle des masques est encore assez considérable, — la province et l'étranger fournissant, il est vrai, un assez fort contingent — pour offrir un véritable intérêt.

Jusque dans la deuxième portion du siècle dernier, l'Italie eut le monopole de la fabrication de ces visages artificiels ; mais peu à peu la France, Paris surtout, s'empara de cette industrie, et aujourd'hui elle s'exerce presque exclusivement chez nous. La première fabrique fut fondée à Paris par un Italien du nom de Morassi. Ce commerce ne tarda pas à prendre une extension importante ; il connut même des jours de grande prospérité au cours de ce siècle, pendant lesquels les fabriques se multiplièrent, et ce n'est guère que depuis vingt à trente ans qu'il a commencé à devenir moins brillant.

La fabrication des masques, d'ailleurs assez peu connue, exige beaucoup d'habitude, d'adresse et la possession de tout un matériel de moules en creux pour modeler les divers visages ; il faut autant de ces moules que l'on veut obtenir de masques différents. Ce métier n'est même pas celui de tout le monde car, outre qu'il faut être resté longtemps dans la partie pour fabriquer soi-même, il est nécessaire d'être un peu sculpteur, un peu peintre, d'avoir le sentiment de la charge et du grotesque. Il ne suffit pas, en effet, de produire des modèles courants qu'on a vus partout et qu'on n'a qu'à copier ; il est encore indispensable de créer, d'imaginer de nouvelles têtes, de marcher avec l'actualité : la réussite est à ce prix.

Un fabricant de masques possède un premier local dans lequel ses ouvriers collent les uns sur les autres des feuilles de papier. Contrairement à ce que croient beaucoup de personnes, les masques sont faits non pas avec du carton, mais avec des feuilles superposées d'un papier com-

posé de matières spéciales. Selon que l'on veut donner plus ou moins de solidité au masque, on superpose plus ou moins de feuilles. Les masques bon marché, par exemple, n'en comptent qu'un très petit nombre.

Ces feuilles ainsi collées et formant épaisseur sont ensuite trempées dans un liquide destiné à les rendre malléables. Une fois qu'elles ont séjourné un certain temps dans ce liquide, elles forment une pâte, ayant une vulgaire apparence de papier mâché, que les ouvriers appliquent sur un moule en creux, la faisant entrer avec leurs doigts dans toutes les cavités du moule. Ceci fait, on les laisse sécher. Les pâtes sèches, il ne reste qu'à les retirer du moule, avec lequel elles n'ont plus aucune adhérence et on a le masque.

Les masques sont faits à la main, non pas que l'emploi de la machine soit une impossibilité, mais parce qu'en pareil cas, le prix élevé des appareils dont il faudrait se servir enlèverait tout le bénéfice. Le travail, du reste, marche assez vite ; il y a un certain nombre de moules semblables, en sorte qu'on peut fabriquer d'affilée plusieurs douzaines de la même tête.

Le masque ainsi obtenu, qui est blanc, est remis à d'autres ouvriers, qui s'occupent de découper ses yeux et de le mettre en couleur ; c'est presque une œuvre d'art. Suivant le prix du masque, on met plus ou moins de feuilles de papier et on le couvre d'une, de deux ou trois couches de couleurs. Notons en passant que les laques employées sont complètement inoffensives, de telle façon qu'on peut mettre un masque sur la figure sans risquer de s'abîmer la peau. Les peintures terminées, on achève le masque en y ajoutant les sourcils, favoris ou moustaches, puis on le passe au vernis et il est livré à la consommation dès qu'il est complètement sec. La fabrication des masques bon marché demande quatre jours, celle des masques chers, six à huit jours.

Les masques qui se vendent le plus à Paris sont les loups, soit en étoffes, soit en velours, et qui n'ont d'autre but que de dissimuler les traits de celui ou de celle qui les porte. Ceux-là sont fabriqués en un seul morceau et à la mécanique, ce qui permet de les produire à très bon marché ; on en trouve couramment pour la modique somme de 10 centimes.

L'industrie des masques ne connaît pas de chômage, elle travaille toute l'année. Les fabricants emmagasinent toutes leurs marchandises et attendent le carnaval. S'ils interrompaient le travail, ils ne pourraient pas suffire aux demandes qui se produisent toutes au moment venu.

La seule concurrence sérieuse que nous ayons à redouter est celle des Allemands, dans l'article à très bas prix, dans la camelote. D'une façon générale, nous faisons bien mieux qu'eux et ils ne connaissent pas le masque d'art. Outre sa vente

## RECETTE DE CUISINE



— Mais dites-moi, mon ami... comment faites-vous pour être si maigre ?  
— C'est bien simple, ma bonne dame : je ne mange pas tous les jours.